

*«À la question toujours posée : “pourquoi écrivez-vous?”,  
la réponse du poète sera toujours la plus brève :  
“pour mieux vivre”.»*  
**Saint-John Perse**

*«J'ai claqué beaucoup d'argent dans l'alcool,  
les filles et les voitures de sport – le reste, je l'ai gaspillé.»*  
**George Best**



# Prologue

Il paraît que certains hommes auraient survécu à une demi-douzaine d'infarctus, ranimés par l'envie de se battre encore. Seulement tous sont finalement morts, bons comme mauvais; preuve qu'au fond, dans la vie, personne ne fait vraiment ce qu'il veut. Parfois, il vaudrait mieux ne pas penser.

# I

D'AUSSI LOIN qu'il s'en souvenait, Andy Sulak avait vécu au Nouveau-Monde. Un quartier populaire, réduit des grands ensembles, qui faisait l'horizon vertical et la grisaille de plomb.

Silvia Sulak y avait débarqué, tour des Ramonettes, en avril 1984. À son arrivée, les Formica de la cuisine étaient déjà ringards ; aussi, le Nouveau-Monde ne devait être qu'un passage mal-nommé, "en attendant mieux". Mais un matin de septembre, alors qu'il faisait clair, que le prince de la Couronne britannique venait de naître et que tout le monde était heureux, Andy se pointa sans que personne ne l'attende vraiment, pas même Silvia, doublement déchirée.

La jeune maman ne se décida à aimer Andy qu'au soir de sa naissance, lorsque sa petite tête vint se blottir contre son sein blanc pour pomper toute sa rancœur. À cet instant, Silvia sut que le provisoire s'éterniserait et que le Nouveau-Monde deviendrait le leur à mesure qu'Andy y épandrait ses joies, le long des vieilles tours mi-béton mi-tombées, à deux pas de la frontière. Comme ça, elle accepta par facilité et plus jamais elle ne parla d'ailleurs. D'ailleurs, plus jamais elle ne parla.

Avec le temps, Silvia avait même fini par se convaincre que le Nouveau-Monde n'était pas si terrible. Avec ses blocs quatre étages, le quartier n'avait rien des grandes banlieues de la planète ; même si cela ne l'empêchait pas de faire parler de lui toutes les semaines, au point d'entacher le quotidien de la commune et de ses vingt-cinq mille âmes, d'apparence tranquilles.

Vols de voitures, chahut et *deals*: c'était pourtant ce que tous retenaient de la cité Nord-Est, jeune et famélique. Ça, plus quelques associations et fêtes de quartier pendant l'été.

Au Nouveau-Monde, si les caves n'avaient pas le sou, pas le câble ni de gloires particulières, tous se faisaient violence pour exister. Un peu "tout niqués", ils étaient ces intouchables en quête de gloire; ces médiocres ataviques, ces fidèles cockneys. Le peuple crève-la-faim qui vivait sans s'ennuyer.

Ainsi, régulièrement, le quartier devenait le théâtre de divertissements gratuits qu'aucun programme télé ne saurait jamais retranscrire et dont personne, là-bas, ne se plaignait. N'y avait que les "extérieurs" pour s'insurger et réclamer la "justice". Ceux-là mêmes qui pointaient les problèmes des autres pour virer les leurs de leur esprit chagrin: chômage, friches et addictions en tête. Parmi leurs attaques récurrentes, aucune ne touchait vraiment le Nouveau-Monde. Si ce n'est celles, bien sûr, qui prônaient un racisme ordinaire chronique, que personne là-bas ne pouvait tolérer, même par habitude.

Malgré ça, Andy aimait son quartier. Toute l'électricité. Du terrain de jeux où il avait appris à faner ses rêves jusqu'aux crachats dans la bagarre.

Puis, Andy aimait les "motards". Quand ils carburèrent, poignets cassés, entre le boulevard des Déportés et l'avenue de la Victoire, sur leurs 50 cm<sup>3</sup>. Sans oublier les courses poursuites et les sirènes. Ceux qui mettaient les flics à l'amende comme ceux qui se faisaient pincer. Ceux qui sentaient le cramé, la sueur âcre, les décibels et pillaient\* à n'en plus pouvoir. Toutes ces pierres qui roulaient quand ça bardait – comme des amphétamines – tout ça valait mieux que d'avoir son nom sur une boîte aux lettres; du moins pour lui.

Sans doute était-ce pour cela qu'après avoir squatté les balançoires et le city stade, Andy était devenu assez naturellement acteur de son quartier et que, adolescent, il apprit à s'y battre de telle manière qu'on l'aurait cru fait pour ça. Parmi les gosses des environs, si tous n'étaient pas forcément prédestinés à tourner lascars – et beaucoup d'entre eux devin-

---

\* Les astérisques renvoient au lexique en fin de volume, p. 400.

rent des adultes tout à fait respectables –, chez Andy, cela n'avait fait aucun doute.

Déjà gamin, il gravitait autour des “grands”. Sorte de bons tarés sans perspectives qui respectaient si bien la loi du talion que la plupart n'avait plus qu'un chicot sur deux, à cause des affaires.

Faute d'être intégrés au “système”, ces derniers avaient monté leurs combines parallèles pour le contourner et ne s'en cachaient pas vraiment puisque tout se passait toujours “au terrain”.

Comme ça Andy avait indirectement touché à leur business chaque fois que sa balle s'était coincée sous une voiture en plein échange et qu'il n'avait pas parlé; chaque fois qu'il avait répondu aux hululements, dans le petit bois voisin, par quatre sifflements – car c'était ça le signal, quand quelqu'un était là, leur Bi-bop à eux.

Tous les jours, Andy était fasciné par le terrain. Pour rien au monde il n'aurait voulu être chirurgien, astronaute ou “quelqu'un d'admirable”, plus que ces gars qui semblaient s'amuser et n'avoir jamais peur; surtout depuis que certains flics, proches du quartier, les tuyautaient pour mieux contrôler la ville et ne pas tomber. Pour lui, c'était eux les rocks stars. Ils voulaient, ils avaient. Sans turbiner en plus! À partir de là, étudier n'avait jamais vraiment été son truc. D'ailleurs il haïssait l'école. Autant à cause de ses camarades qui avaient toujours traité sa mère de “garce”, que grâce à ses professeurs – les mêmes nazes qui croyaient être cools, une clef USB autour du cou – à qui il fallait trois mois de cours pour retenir son prénom et deux de vacances pour l'oublier.

Dans ces conditions, sonnée la cloche, comment ne pouvait-il pas tomber d'amitié pour ces grands stylés qui claquaient leurs paumes contre la sienne, leurs poings contre son poing et saluaient sa mère poliment? Surtout qu'au fond, Andy se sentait comme eux puisque hors du biz, tous n'étaient que des enfants du Nouveau-Monde, comme lui.

Certains dimanches d'été, quelques-uns venaient même cogner la balle avec les plus jeunes, torses nus, jusqu'à ce que la fraîcheur retombe sur leurs échine courbées. Dans ces moments-là, tous étaient forts et il n'y avait pas de faibles. Les

gosses repartaient chez eux heureux, comme s'ils venaient de gagner la Coupe du monde, tandis que les grands, eux, s'allongeaient dans le gazon pour célébrer leur victoire avec un fameux splif\* qui faisait tomber l'apesanteur. Leur fumée lente et épaisse ne troublait alors personne au terrain, pas même les parents venant reprendre leurs mômes. Juste que certains pères fronçaient les sourcils à l'odeur du chanvre et ça s'arrêtait là.

Comme Andy n'avait pas de père et que sa mère ne l'appelait jamais pour rentrer, il les avait souvent regardés enquiller les culs de joints jusqu'à la fin du sachet.

De cette manière, un soir, un grand un peu défait, en le voyant mater, le siffla pour lui demander "un service". Andy s'était ramené sans broncher, porté par le respect élémentaire et une quête de reconnaissance.

À l'écouter, c'était "une petite affaire de rien du tout". Un truc qui ne lui prendrait que deux heures, lui qui avait le temps. D'autres "cadres" le briefèrent : il n'aurait pas à faire le fier-à-bras. Vu par eux, tout était simple. "*Easy!*"

En deux minutes, ils lui expliquèrent que, dans l'après-midi, un des cadors du clan s'était fait faucher le scooter de livraison, ce qui foutait toute la bande dans la misère – puisque tous les livreurs empruntaient la même machine qu'ils cachaient dans le petit bois et ramenaient avec le plein. Andy devait donc le remplacer, car le retrouver aurait été trop long. Sans réfléchir, il avait immédiatement accepté, porté par l'insouciance et l'arrogance d'un adolescent de quatorze ans qui ne touchait plus terre.

Aujourd'hui encore, Andy se souvenait que son dos avait perlé à l'approche des condés en balade et que sa frousse s'était évaporée dans la fierté du travail effectué, cette formidable sensation, presque étourdissante, de s'être senti quelqu'un pour la première fois. Même que tout de suite après, il avait voulu recommencer, pour l'adrénaline, pour ne plus jamais s'arrêter de vivre, mais vite.

Andy n'avait pourtant tiré qu'une vieille mobylette dépouillée, avec un quart de plein et une selle percée. Pas franchement de quoi fanfaronner pour son dépuclage auprès des grands, qui ne masquèrent d'ailleurs pas leur déception.

Mais, le lendemain, l'un d'eux apprit que cette ferraille appartenait en réalité au cousin d'un raston\* de la ville, ennemi intime du quartier. Sans le savoir, en ce jour de l'été 1998 qui aurait dû être d'une banalité exécrable et émétique, Andy Sulak avait enterré le bâtard malingre de la cour du collègue Jean-Paul-Sartre pour devenir le Narvalo\* et le rester.

Au départ, les grands l'occupèrent surtout à courir les quartiers de la ville, à pied et en bus, pour des bricoles. Ils étaient comme une usine de sous-traitants et l'avaient pris à l'essai. Parfois, après les cours, certains lui fourguaient quelque marchandise qu'il devait revendre sans cracher mot, "pour dépanner". Andy faisait ça si bien, à l'époque, qu'aucun des consommateurs ne connaissait son prénom. Il s'arrangeait juste pour "bien servir" quelques bons acheteurs, afin qu'ils n'oublient pas sa ganache, voire la réclament un jour ou l'autre et c'était tout.

Ce ne fut qu'après six années de dévotion, quelques garde-à-vue pour la forme, une arcade ouverte et une morsure de chien, que le Narvalo prit du galon. Ses premiers clients lui étaient restés fidèles et consummaient plus. Il était devenu l'intermédiaire quasi exclusif d'une partie de la commune et de ceux de sa génération. Petit à petit, il avait ainsi mis au point ses propres règles – "Pas de pièces. Pas de crédit. Pas de p'tits joueurs. Pas de téléphone." – et, assez habilement, il utilisait ce rôle d'entre-deux pour se légitimer toujours plus auprès de ses acheteurs et se dédouaner du côté des grands lorsque ça puait le pétard mouillé.

Fort de ces combines, à vingt-et-un ans, Andy passa cadre à son tour et fut chargé de fournir "officiellement" les quartiers sud de la ville, de l'autre côté de la rocade et de l'ancienne voie ferrée – soit les trois quarts des foyers de la commune.

Dans cette partie de la ville, on distinguait quatre cités et le parc des Trois-Lacs : anciens terrils avec étangs de pêche sans poisson qui s'étendaient sur la moitié du secteur, comme deux seins d'anthracite.

Plus au sud, il y avait le stade Zatopek et les Îlots : petite cité pavillonnaire, très classe supérieure, où Andy ne mettait presque jamais les pieds, sauf pour deux ou trois



bourges médiocres à qui il revendait un mélange d'herbe et de gazon au prix fort. Un moyen habile qu'il avait trouvé pour élever ses marges et économiser sa came sous couvert de lutte des classes.

À l'ouest et à l'est donnaient les deux ex-cités minières des carreaux de fosse n°5 et n°7, dites cités des Fleurs et des Lumières. Avec la rue des Bruyères et la Salle des Fêtes au nom d'un feu député communiste, la première sonnait très jardin du souvenir et donnait envie de se pendre.

Après l'ouverture des puits de charbon, des centaines de Polonais y étaient venus se perdre en masse avant d'être fauchés ou remplacés tour à tour par leurs fils ou leurs neveux, eux-mêmes ouvriers ou demandeurs d'emploi.

De ce point de vue, les Lumières étaient tout aussi prolos que les Fleurs, mis à part qu'on avait flanqué des Italiens dans les corons et que les allées s'appelaient Rousseau, Montesquieu et compagnie.

La mixité n'ayant jamais été inscrite à la devise du pays par ces philosophes, les deux corons se mélangeaient rarement. Chacun avait d'ailleurs sa propre chapelle catholique et son école primaire.

Ce ne fut qu'au milieu des années quatre-vingt-dix que la mairie décida de bâtir Les Oies sauvages, juste entre les deux cités, près de l'ancien site de l'usine Texti Super : une quarantaine de logements locatifs en briques rouges et crépi blanc où vinrent s'installer les bannis des villes environnantes parmi lesquels quelques crânes vides et rasés qui rendaient difficiles les livraisons des petits gars du Nouveau-Monde.

Avec ces rebuts aux bras tendus et aux poings américains, Andy était incapable d'arroser et de garder le contrôle du Sud à lui seul. Pour l'y aider, les grands l'avaient donc associé à Yunus Amazit.

Yunus ne vivait pas vraiment au Nouveau-Monde. Il était de l'Europe : une grande avenue voisine qui se prolongeait, de l'autre côté de la frontière, par une rue blindée de marchands de tabacs et d'alcools détaxés, avec leurs LED et leurs ampoules, façon Shanghai ou Broadway.

Son père, Serjan Amazit, immigré turc, avait atterri là en 1982. Sept ans plus tard, l'homme avait acquis deux bâtisses, grises et mitoyennes, situées de part et d'autre de la douane. En 1995, il avait ouvert dans l'une d'elles *Les délices du Bosphore*: premier kebab de la commune et toujours le seul dans cette rue, sorte de temple du kitch où Yunus bossait à servir et encaisser les commandes, quand il le pouvait.

À l'origine, la seconde maison devait servir d'habitation familiale mais, fatigué de voir les voitures faire demi-tour à cent mètres de chez lui sans s'arrêter, un matin, Serjan eu l'idée d'y ouvrir une échoppe pensée uniquement autour des plaisirs de la chair. Fenêtres teintées, lumières tamisées et barres de pole dance, le père Amazit tenait désormais *L'Empyrée*: le bordel légal le plus proche de la commune.

Ses clients n'avaient qu'à passer une porte, creusée de ses mains, pour se rendre d'une "boutique" à l'autre. De cette manière, après quelques bières légères et galettes de pain pita, il n'était pas rare d'en voir certains s'abandonner et caresser de leurs mains grasses les corps rebondis de ces femmes qui vendaient du stupre à la chaîne.

Yunus évolua dans cet univers de plaisirs, de cuir et de latex dès son plus jeune âge si bien qu'à l'adolescence, la vie ordinaire lui apparut d'une fadeur excessive. À quatorze ans, il arriva donc au Nouveau-Monde dans l'idée de conquérir des paradis artificiels.

De mémoire, quand les grands l'avaient vu se ramener avec son duvet et son acné, tous s'étaient moqués de lui et il était reparti avec quelques baffes. Mais, le lendemain, il s'était repointé et le surlendemain encore.

Lorsqu'il déboula le quatrième jour, après trois corrections, l'un des cadres de la clique l'attrapa mais, au lieu de le renvoyer comme de coutume, celui-ci lui proposa de faire "quelques livraisons". Au fond, sûrement l'avait-il deviné: Yunus en avait une sacrée paire pour "un p'tit gars", pleine de cran. Dès cet instant, comme Andy, plus jamais il ne décrocha et les deux se lièrent à force de se croiser.

Entre eux, il n'y avait pourtant vraiment rien à voir, ne serait-ce que physiquement. Andy était élancé, châtain, placide

et laconique, tandis que Yunus était massif, libidineux, sous des allures de petite frappe qui débitait à deux cents à l'heure.

Du reste, Andy avait toujours travaillé à ne pas faire de vagues hors du quartier, pendant que Yunus s'était, lui, amusé à franchir la ligne plus d'une fois, sans jamais être condamné. Souvent suspecté, c'était lui qui avait appelé à la destruction de tous les radars routiers à l'aube des premiers réseaux sociaux. Lui encore qui avait déclenché une alarme incendie lors d'une épreuve du baccalauréat, faisant évacuer le lycée entier et invalider l'épreuve. Ça, sans oublier les vols de vélos et de bagages dans les sas de trains, entre autres petits coups de resquilleur.

Même côté filles – puisqu'il y avait toujours des filles – Andy était plutôt sur la réserve, à esquiver, alors que Yunus avait plus d'histoires d'un soir à raconter que Shéhérazade.

Finalement, le Narvalo et le "Turc" étaient juste assez différents pour se compléter. D'ailleurs, au-delà des humeurs, les deux avaient les mêmes crève-cœurs. Le même mal du siècle qui les avait soudés sans le savoir. Ce mal de naître ; de n'être rien ; de n'avoir rien si ce n'est cet orgueil ordurier, gonflé à coup de pompes, et cette télévision dépravée pour leur faire miroiter des destins dégueulasses.

Comme tous ceux de leur génération, Andy et Yunus n'avaient pas eu leur révolution ; juste l'égotisme musical. Pas de dieu pour maudire un quelconque responsable. Aucun guide pour modèle, même politique, personne à remercier, encore moins à combattre, pour devenir braves. Méprisés, ils avaient ce sentiment atroce d'être les orphelins de l'Histoire au futur avorté ; comme s'ils étaient des vauriens par essence, des vivants interdits, indésirables, qui malgré tout voulaient tout, sans même savoir pourquoi.

Ainsi, Yunus avait toujours su qu'il serait forcément moins bien que son père au même âge, tandis qu'Andy s'efforçait d'oublier l'existence du sien dont il ne portait pas le nom.

Pour toutes ces raisons, leur vie n'était qu'un tas de pilules amères qu'ils tentaient de faire passer par des verres toujours plus forts, qui ne l'étaient jamais vraiment assez et les faisaient vomir.